

Bibliothécaire, un métier flou ?

ENTRETIEN AVEC OLIVIER DONNAT

Économiste et sociologue, Olivier Donnat observe et étudie depuis plus de trente ans les comportements culturels des Français. Comportements où le livre tient une place de choix. Nous lui avons demandé de poser son œil de sociologue sur nos « Portraits croisés ».



Olivier Donnat, économiste, chercheur au Département des études, de la prospective et des statistiques (DEPS) du ministère de la Culture et de la Communication. Spécialiste de la sociologie culturelle, auteur notamment de *Les Pratiques culturelles à l'ère numérique* (La Découverte, 2009).

↓
Illustration de couverture de l'édition de poche de *N'espérez pas vous débarrasser des livres* de Jean-Claude Carrière et Umberto Eco, entretiens menés par Jean-Philippe de Tonnac, *Le Livre de poche 2010* (Biblio essais)



À écouter les acteurs du livre que sont les bibliothécaires et les libraires, on a le sentiment d'entendre des rescapés d'un danger passé... De quel danger était-il question et est-il réellement passé ?

En gros depuis la fin du siècle dernier, un fort sentiment de danger était lié à la montée irrésistible du numérique et de la dématérialisation, et ce danger touchait tous les domaines de la culture. Dans le monde de la musique c'est particulièrement manifeste. La dématérialisation du son semblait priver la création de tous ses moyens économiques de survie et la rétribution des auteurs semblait vouée à disparaître. Toutes les industries culturelles, bien qu'à des degrés divers, étaient face aux mêmes peurs. Les salles de cinéma pouvaient-elles survivre à Netflix ? Le fait que le livre soit un objet tellement sacré dans nos sociétés – et en France plus encore – a démultiplié cette inquiétude. La culture c'est avant tout des livres et lire sur tablette ou sur liseuse, ça ne pouvait pas être la même chose. Souvenez-vous des nombreux livres qui ont annoncé la mort du livre et de ceux, tout aussi nombreux, qui le disaient trop indispensable pour ne pas être sauvé (Jean-Claude Carrière et Umberto Eco, *N'espérez pas vous débarrasser des livres*, Grasset, 2009, pour n'en citer qu'un). L'édition dans son entier s'est arc-boutée pour se défendre du livre électronique, notamment par la question de son prix de vente qui est resté de ce fait très élevé alors que toutes les études montraient que son développement passait par un prix de vente modique, inférieur à celui du poche. De fait, le livre numérique s'est très peu développé et le soulagement des professionnels est à la hauteur de cette angoisse dépassée.

Les deux métiers partagent le même soulagement. Le partagez-vous aussi ?

Si je parle en sociologue qui regarde les résultats d'enquête, je pense que la baisse de la lecture de livres physiques dans les jeunes générations et l'amoindrissement de la proportion de forts lecteurs dans la population française sont réels. Ce déclin manifeste est en partie compensé par les baby-boomers, qui sont très nombreux quantitativement et gardent un rapport de proximité avec le livre. Leur démographie actuelle compense le

déclin des jeunes générations pour la littérature et le livre en général. Pour l'instant, le phénomène est masqué mais le public des librairies et celui des bibliothèques ont tendance à vieillir. À terme, ce phénomène va déboucher sur une rétraction inexorable du lectorat. Les générations nées ces dernières décennies ont un rapport moins investi à la littérature et au monde du livre en général mais on n'en mesure pas encore totalement les effets.

Néanmoins, dans le monde du livre, les domaines liés à la jeunesse sont très dynamiques.

Je crois que la crainte d'une baisse de la lecture de livres alimente largement ce dynamisme. Le sentiment que le livre est menacé par les écrans est une inquiétude largement partagée dans la société ; cela pousse parents et grands-parents (on retrouve à nouveau nos baby-boomers) à tout faire pour que les enfants ou petits-enfants soient en contact avec les livres. Alors on va à la bibliothèque et on offre des livres. Il me semble que cela explique le fait que, jusqu'à l'adolescence, les enfants lisent plus qu'il y a 25 ans. D'où la très bonne santé du livre Jeunesse qui a d'ailleurs monté en gamme dans le même temps. Mais rien ne garantit que tous ces enfants devenus adultes resteront de forts lecteurs. Les adultes qui encadrent aujourd'hui ces enfants sont d'ailleurs très souvent en culpabilité de ne pas lire assez eux-mêmes et reportent cette frustration sur leurs enfants. On le voit dans l'augmentation de la part des cadeaux dans les achats de livres. On achète plus souvent un livre pour un autre que pour soi-même.

Partager la même peur a-t-il modifié les relations entre le monde de la bibliothèque et celui de la librairie ?

Un ennemi commun ça rapproche toujours et la concurrence entre ces deux univers passe plus volontiers au second plan. J'aimerais cependant rappeler que le ministère de la Culture a étudié cette question de la concurrence bibliothèques/librairies au début des années 2000, au moment où la question du droit de prêt payant en bibliothèque était en débat sous la pression des éditeurs. Depuis lors, on sait que ces deux lieux de diffusion du livre agissent en complémentarité, selon des modalités que chaque lecteur s'invente. C'est une loi quasi

générale dans le domaine de la culture : pour les gens qui sont fortement investis, la loi du cumul prévaut. Un passionné additionne toutes les pratiques et tous les moyens d'accès. Ce sont les passionnés d'opéra qui consomment les nouvelles propositions de diffusion des opéras dans les salles de cinéma tout en continuant à se rendre à l'opéra.

Dans le discours des bibliothécaires, il est frappant de constater la quasi-disparition du terme lecteur au profit de celui d'usager, le livre étant un des éléments qui composent la bibliothèque mais non plus le seul, et peut-être même plus le principal.

Cela me renvoie à l'époque où nous discutons de remplacement du mot de « bibliothèque » par celui de « médiathèque », à la fin du siècle dernier, quand le prêt de CD ou de CD-Rom commençait à se développer. Ces discussions n'étaient pas simples, et d'ailleurs les deux mots continuent à coexister aujourd'hui. Le mot « médiathèque » montre bien que le livre est un support parmi d'autres. Ce mot bibliothèque, si restrictif, est-il un repoussoir pour les gens éloignés du livre ? N'est-il pas associé au mot « école » pour un enfant en échec scolaire par exemple ? Beaucoup d'enfants ne sont d'ailleurs allés à la bibliothèque que dans le cadre contraint de l'école. Le terme qui exprime vraiment la diversité des services offerts par ce lieu aujourd'hui n'est peut-être pas encore trouvé et ce n'est pas anodin. On a beau faire, le mot bibliothèque renverra toujours au mot « livre ».

L'attention portée à l'usager devient un des principaux sujets de réflexion de la bibliothèque, au point que la question de l'offre documentaire en serait presque sous-exposée.

Cela aussi est à comprendre par rapport à la peur que le monde du livre a eu de disparaître. Il fallait se soucier plus des publics car la fréquentation des bibliothèques, après avoir beaucoup progressé, marquait le pas, voire reculait dans certaines villes. Le glissement vers un discours emprunté au marketing renvoie à la nécessité de cette attention. Connaître ses usagers, déterminer leurs besoins, et les horaires qui leur conviendraient, tout cela me semble être positif. Cela s'explique aussi par le renouvellement du corps des bibliothécaires. La

nouvelle génération qui arrive a été formée à cette nouvelle conception du métier et a de ce fait une approche plus informée, plus « professionnelle » si on veut, de la question du public.

Vous parlez donc d'un changement de génération à l'œuvre dans nos métiers.

C'est une question plus difficile du côté de la librairie que du côté de la bibliothèque. La population des libraires a tendance à vieillir, les nouveaux entrepreneurs ont des difficultés à s'installer dans les quartiers de centre-ville et cette difficulté se double d'une perspective de très faible rentabilité. Côté bibliothèques c'est bien sûr différent. Ce n'est pas une question que j'ai particulièrement étudiée, mais il m'arrive souvent de constater des tensions qui s'apparentent à des conflits générationnels. Les nouveaux venus ont intégré des démarches plus marketing, avec une attitude beaucoup moins frileuse à l'égard du numérique. De fait, ils sont moins centrés sur la question du livre et se vivent volontiers comme un établissement de proximité qui peut offrir une palette très large de services, bien plus large que la bibliothèque traditionnelle.

Cela ne signifie-t-il pas que ce métier, qui est en train de quitter son berceau historique, deviendrait flou, imprécis, variable ?

Sans doute, mais je pense que c'est une bonne chose. Une bibliothèque dépend obligatoirement de la ville dans laquelle elle opère. Le libraire fait d'ailleurs la même chose. S'installer dans le 11^e arrondissement de Paris ou dans une petite ville de province ici ou là, cela suppose de s'adapter à la sociologie du public auquel on s'adresse. Accepter cette imprécision, ou cette adaptabilité, c'est essentiel à ces métiers.

On sait que les bibliothèques composent un réseau culturel largement réparti sur tout le territoire français, dans une très grande proximité avec le public. Néanmoins, le dernier congrès de l'ABF a choisi pour thème « inégalités territoriales et égalité des chances ». Comment la question de l'inégalité en arrive-t-elle à tracasser à ce point ce métier ?

En tant que sociologue, j'aurai un point de vue qui peut sembler paradoxal. En effet, la fréquen-

tation des bibliothèques apparaît, en regard de celle des musées, des théâtres ou de la plupart des lieux de concert, relativement peu inégalitaire. De tous les équipements culturels, c'est celui dont le public est le plus semblable à la population française. La répartition sociale et territoriale du public des bibliothèques est bien meilleure que celle observée dans le domaine du spectacle vivant par exemple. Cependant, historiquement, les bibliothécaires ont toujours été sensibles à cette question des inégalités. La démocratisation de la culture est un enjeu fort de ce métier. Dans l'imaginaire professionnel d'un bibliothécaire, il y a toujours l'idée de participer à l'élévation du niveau culturel de la population. Cette mission de démocratisation est d'autant plus investie que la formation à ce métier inclut une approche de la sociologie. Si on regarde les chiffres, les bibliothécaires n'ont aucune raison de culpabiliser par rapport aux autres établissements culturels, tous plus inégalitaires que les bibliothèques. Cela dit, s'interroger sur les effets de l'offre sur le public est parfaitement légitime : comment faire ses acquisitions, quels types de livres mettre en avant, comment s'adresser aux gens, à quels horaires... Réfléchir à une politique des publics pour qu'elle ne soit pas un vecteur d'inégalité, excluante pour certains, réfléchir aux effets sociaux des décisions prises au jour le jour, tout cela me semble sain. On a par exemple creusé la question des adolescents garçons à la lumière de la féminisation forte du personnel des bibliothèques, sachant que ce sont aussi davantage les mères que les pères qui accompagnent leurs enfants à la bibliothèque. Le caractère très féminin du monde des bibliothèques peut être aussi un facteur d'auto-exclusion pour une partie de la population masculine.

La question du monde rural est très présente dans cette réflexion sur l'inégalité. Comment voyez-vous l'avenir des établissements des toutes petites communes ?

La montée en puissance des intercommunalités laisse déjà voir une mise en cohérence de la répartition d'équipements tels que la piscine ou la bibliothèque. Les effets de cette tendance sont déjà perceptibles. Mais la vraie question à se poser est de savoir si les usagers vont y gagner ou y perdre.

Si tout le monde a une voiture ou si les transports publics sont bien organisés, il est peut-être mieux de fréquenter une bibliothèque un peu plus éloignée mais mieux équipée. Ce n'est pas le cas partout et toutes les populations ne sont pas également mobiles. Il faut toujours être prudent vis-à-vis des points de vue généraux. On voit cependant que les budgets culturels des intercommunalités augmentent très sensiblement depuis plusieurs années, ce qui témoigne d'un transfert de compétences.

Que devinez-vous du futur ?

Mon travail porte sur l'évolution des comportements culturels et à ce titre je prends le risque de dessiner l'avenir le plus probable en m'appuyant sur les grandes tendances observées ces dernières années. Il me semble que le premier élément à prendre en compte est l'augmentation spectaculaire de l'offre culturelle tant publique que privée depuis trente ou quarante ans. La diversité culturelle offerte est aujourd'hui incomparablement plus grande, en grande partie parce que le numérique et le développement d'Internet ont rendu beaucoup plus facile la production de musique, de textes, de films ou vidéos et surtout l'accès à ces productions, qu'elles soient le fait ou non de professionnels. Les écrans connectés ont fait disparaître un nombre considérable d'obstacles qui entravaient l'accès à l'offre et vous permettent aujourd'hui, si vous vous intéressez à la musique éthiopienne ou la littérature argentine, de trouver de quoi nourrir votre intérêt. On l'a vu par exemple avec le manga, dont les passionnés développent une connaissance avant même que les éditeurs français interviennent, apprenant parfois même le japonais pour ça. Cela signifie que les publics ont des pratiques et des goûts de plus en plus diversifiés et approfondis et qu'ils s'auto-organisent en dehors des institutions culturelles grâce aux réseaux sociaux dans des communautés centrées sur un genre musical, une thématique ou un auteur particuliers. Les équipements culturels sont confrontés à ces nouveaux comportements. La librairie elle aussi doit faire face non seulement à la concurrence d'Amazon mais aussi aux exigences accrues de lecteurs désormais habitués aux facilités de la culture numérique, notam-

ment en termes de diversité d'offre, d'horaires ou d'immédiateté. D'où l'urgence de régler enfin ce vieux débat sur les horaires des bibliothèques. Une porte fermée à 18 heures quand le jour et la nuit n'existent plus sur les écrans connectés devient une situation de moins en moins acceptable. Les équipements culturels sont confrontés à la nécessité d'essayer de répondre aux attentes de plus en plus diversifiées des populations, sur des territoires eux-mêmes de plus en plus diversifiés, obéissant à des ségrégations spatiales de plus en plus marquées. Cette double tension est difficile : il faut être à la fois hyper spécialisé mais sur des sujets de plus en plus nombreux. J'avais été très frappé quand, en participant à une réflexion de la Fnac il y a quelques années, les vendeurs racontaient se retrouver de plus en plus souvent face à des acheteurs plus compétents qu'eux sur des domaines très particuliers.

Un vendeur ne pouvait plus suivre quand il devait renseigner un passionné de métal scandinave ou un amateur de musique indienne. La posture de généraliste devenait intenable. La Fnac a longtemps argumenté sur la compétence de ses vendeurs qui étaient des passionnés compétents et tout d'un coup, cette hiérarchie s'inversait. Les bibliothécaires, comme la plupart des médiateurs culturels, se retrouvent de plus en plus souvent dans la même posture. Je peine à voir comment ces métiers vont gérer cet inconfort nouveau, car il faut à la fois veiller à ce que les publics hyper spécialisés ne désertent pas les bibliothèques ou les librairies et, dans le même temps, permettre au plus grand nombre de trouver des ouvrages généralistes qui remettent les choses en perspective. L'émiettement des connaissances porte en lui la nécessité de lieux et de moments où le savoir se recoagule. Cela revalide peut-être la nécessité d'un interlocuteur généraliste. ●

Propos recueillis par Marie Lallouet, le 6 novembre 2017

↓

Leslie Plée : *Moi vivant, vous n'aurez jamais de pauses ou Comment j'ai cru devenir libraire*, Delcourt

